

—Oh ! reprit Françoise en levant la main droite comme pour prendre à témoin Dieu lui même, vous ne me trompez pas, moi, M. Tuloup. C'est la Providence qui nous met l'un devant l'autre à cette même place, et me permet de vous dire au moins une fois la vérité. C'est dans ce buisson que vous vous êtes caché le 25 mai, pour assassiner mon fiancé, Jean Beauregard, et c'est d'ici que vous vous êtes élancé pour le tuer... Niez-le donc ? niez-le donc ? J'en suis sûre, je le sais ! Antoine Tuloup écumait de colère et ne trouvait aucun mot pour se défendre devant l'énergique accusation de la jeune fille et en face de ces épines qui semblaient se dresser devant lui, comme autant de témoins accusateurs.

Poussant un cri qui retentit au loin dans les champs et dans les landes, Françoise désigna du doigt M. Tuloup :

— Le voilà ! le voilà, dit-elle ! son silence le confond, l'innocent est au bain et le coupable est ici ! Va-t-en, misérable ! va-t-en, et maudit sois-tu.

Avant que Tuloup eut pu retrouver ses sens, la jeune fille avait disparu.

Quelques instants après, les ombres du soir commençant déjà à se répandre sur la campagne, Tuloup, plus mort que vif, reprenait en courant le chemin de Châteaubriant où il arrivait vers huit heures du soir, en méditant de se venger du cruel affront qu'il venait de recevoir.

Sachant que Françoise Dugast n'avait pas le droit de le traiter d'assassin, alors surtout que Jean Beauregard avait été condamné par la justice, et espérant qu'elle pourrait, pour ce fait, être traduite devant les tribunaux, il courut tout d'un trait jusqu'à la gendarmerie où il demanda à parler au brigadier.

On le fit entrer aussitôt au bureau occupé par notre ami Lutscher, que nos lecteurs connaissent déjà, et qui était en train de causer avec un de ses gendarmes.

En le voyant, Lutscher se leva :

—Colas, fit-il.

—Mon brigadier ?

—Laisse-moi seul avec ce Monsieur.

Colas se retira précipitamment, et Lutscher ferma la porte sur lui ; puis il offrit un siège à son visiteur, et revint lui-même s'asseoir à son bureau :

—J'ai l'honneur de vous saluer, M. Tuloup, dit-il, que voulez-vous de moi ?

Tuloup remarqua que le brigadier le recevait avec une hauteur mêlée de quelque mépris, et en effet depuis le 25 mai, Lutscher n'avait jamais été bien convaincu de la culpabilité de Jean Beauregard, et il n'était pas parvenu à chasser de sa pensée certains soupçons.

Mais Tuloup était décidé à tout braver pour obtenir satisfaction :

—Mon brigadier, dit-il, on vient de me traiter d'assassin.

Un sourire équivoque se dessina sur les lèvres du gendarme :

—Oh ! oh ! dit-il, c'est audacieux. De quoi vous accuse-t-on ?

—D'avoir tué Jean Beauregard.

—Vieille histoire ! c'est jugé, il n'y a pas à y revenir. Mais qui vous accuse ainsi ?

—Françoise Dugast.

—La jeune fille de la Frésaie ?

—Oui.

—Elle tient à son idée, cette enfant ; elle aimait donc bien le cordonnier ? Vous a-t-elle accusé publiquement ?

—Non.

—Où cela ?

—Dans le chemin creux, près du buisson où vous m'avez trouvé.

—Tiens ! qu'alliez-vous faire par là ?

Tuloup n'avait pas prévu cette question, il se mordit les lèvres avec colère, et ne voulut pas avouer ce qu'il était allé faire à la Frésaie :

—Je me promenais, fit-il.

—Drôle de promenade, reprit en riant le brigadier ; mais que voulez-vous, M. Tuloup, si vous avez été seul à voir et à

entendre Mlle Dugast, je ne puis rien contre elle, rien absolument.

Et il ajouta, en se levant pour mettre fin à l'entretien et pour exprimer ses sentiments :

—Mon pauvre M. Tuloup, ce n'est pas de ma faute, à moi, s'il y a des gens qui croient que vous vouliez tuer Jean Beauregard.

Furieux jusqu'à ne pas trouver une parole pour saluer le brigadier, M. Tuloup quitta rapidement la gendarmerie, et courut s'enfermer chez lui.

Là, il trouva sa vieille bonne, qui le servait en maugréant depuis une dizaine d'années, et qui, en le voyant rentrer dans un tel état d'agitation et de colère, ne put s'empêcher d'en faire la remarque :

—Allons ! vous êtes encore rouge comme une pivoine, M. Tuloup, vous vous serez querellé avec quelqu'un. Pourquoi ne vivez-vous pas tranquille et heureux chez vous, riche comme vous l'êtes ?

M. Tuloup haussa les épaules :

—Retenez votre langue, Rosalie. Vous êtes bien curieuse, mais il y a tout de même des choses qui ne vous regardent pas.

—En vérité ? Eh bien ! on verra à la Saint-Jean, si je resterai dans cette maison maudite, pour vous entendre vous lamenter toute la journée, et pousser des cris pendant la nuit.

—Pousser des cris, moi ?

—Oui, vous ; votre procès vous a tourné la tête et je vous entends chaque nuit vous débattre avec la justice, les gendarmes et le cordonnier Jean Beauregard, qui revient, paraît-il, vous reprocher des crimes.

En entendant parler Rosalie de la sorte, M. Tuloup devint blême et regarda sournoisement sa bonne. Il craignit que celle-ci n'eût deviné tous ses secrets et pénétré tous ses remords. Mais examinant sa face béate, il se remit vite de ses inquiétudes, et, sans ajouter un mot, il traversa la cuisine et s'enferma dans sa chambre.

—Allons, bon, murmura Rosalie, le voilà qui rentre dans ses *mystérieuses sombreurs*, comme dit Colas le gendarme, qui a beaucoup étudié.

La maison de M. Tuloup était située à l'extrémité de Châteaubriant, presque hors de la ville, sur les bords du ruisseau. C'était un bâtiment carré, n'ayant qu'un étage. Devant se trouvait une petite cour, fermée par un mur, d'un mètre d'élévation : derrière, un potager divisé en huit carrés réguliers, bordé de hauts poiriers qui faisaient une ombre épaisse, et cultivés avec soin par des journaliers.

Au nord, le jardin était limité en partie par de grandes haies et des broussailles qui s'étendaient jusqu'à une lande voisine.

C'était toujours de ce côté que M. Tuloup dans ses rêves croyait voir arriver Jean Beauregard.

Le premier étage de la maison n'était pas habité. Le rez-de-chaussée était divisé en quatre pièces : à gauche la cuisine et la chambre de Rosalie ; à droite, la salle à manger qui servait de salon, et au fond la chambre de M. Tuloup dont la fenêtre très basse donnait sur le potager, auprès de la haie dont nous avons parlé plus haut.

Dans cette chambre, M. Tuloup avait son lit, une table, deux fauteuils et un coffre-fort dans lequel le vieux veuf, comme on l'appelait, ramassait ses valeurs.

C'est là que M. Tuloup passait ses nuits et une grande partie de ses journées, rêvant, blasphémant contre son sort et quelquefois pleurant.

Ce soir-là, en entrant dans sa chambre, il ferma sa porte à double tour, jeta loin de lui sa canne, et frappant un violent coup de poing sur la table, s'assit dans son fauteuil et médita profondément.

Plus de doute ! l'opinion publique se retournait contre lui. Elle tenait maintenant pour Jean Beauregard, et la plupart des habitants de Châteaubriant n'étaient pas éloignés de croire que la justice avait condamné un innocent.

Les témoins eux-mêmes se demandaient avec angoisse s'ils